



Patrick Maury

Le Quatuor amer

III

PUISQU'AU CŒUR DES TÉNÈBRES

(*extrait*)

Puisqu'au cœur des ténèbres
– alors que ni toi ni moi ne croyons
plus vraiment aux mots qui sauvent –
nous avons pu garder libre l' ancestrale habitude
de marcher ensemble, main dans la main,
par la forêt inhabitée d' une très ancienne promesse
et qu' amour encore a toute force sur nous.
Car ceux qui déboisent une légende
sont incroyants dans le poème qu' ils écrivent :
rien est leur règle – leur vie, rien.

J' étais, cet hiver-là, en proie à d' abstraites fureurs.
Il n' y avait plus d' îles dans le gouvernement des choses,
nul refuge pour un homme dépaycé.
Non, je vous assure, marcher
devenait de plus en plus difficile,
marcher en ville, mortel.
De l' Éther à l' égout tout filait : eau froissée de boue,
paquets de cigarettes, pelures d' oranges, lettre déchirée,
coquilles d' huîtres, vieux sable goudronné,
loin, si loin de chez lui,
vieux sable dont on avait soudain pitié ;
tout filait en silence dans le caniveau de novembre
et ce silence avait cassé la chaîne des êtres.

Venus depuis le centre du crâne, nos gestes premiers
affleurent. Si seulement quelqu' un pouvait le remarquer
il les détacherait de nous et cela suffirait.
Lesquels viennent du père, de la mère, ou du frère ?
Et comment peuvent-ils encore nous lier si fort ?
Oui, cela suffirait à nous sauver du désert.
On les alignerait sur le trottoir et les passants,
nouveaux archéologues d' un savoir qui les ignorent,
à eux tous, main dans la main, établiraient enfin
la généalogie des noms, dresseraient l' inventaire
amoureux de nos membres dispersés.
Alors tous seraient réunis et nous, sauvés ?

Arrête ! tu n'as pas à avancer plus loin,
 tu n'as pas besoin d'aller plus loin,
 aller plus loin ne te sera d'aucun secours
 car s'avancer là serait déjà glisser dans un autre
 temps, un temps autre que le tien propre.
 Qui me parle ainsi ? Et ces mots qui résonnent
 en moi qu'ordonnent-ils de faire ?
 Comment enjamberais-je ton corps
 ô mon frère gelé dans la rue gelée ?
 Tu es l'obstacle impardonnable qui dénoue le cœur,
la faille agrandie ; nul refuge pour l'action solitaire.
 Avant de t'engouffrer dans le métro à Saint Lazare
 t'es-tu seulement demandé si un jour
 quelqu'un aurait une voix assez forte
 pour nous extraire de ces tombeaux roulants ?
 Non, tu ne fais que rabâcher sans cesse : comment
 sont-ils devenus si communs dans cette fosse commune.

Mais reprendre pied sur la terre brune du printemps
 parmi les pétales roses de l'amandier,
 retrouver la confiance neuve, cette confiance ailée
 sans laquelle la vie n'est plus possible
 pour l'homme, ce soigneur-né.
 L'élégie peut bien reprendre maintenant et gronder
 les vents anciens qui dévastent l'esprit silencieux en arrêt.
 Une infime touche de la main, l'effleurement
 de l'index sur le vieux visage comme une tige de lumière
 indique la fin de la halte, le chemin inoublié de l'autre.
 Ce sont là nos forces qu'on rapatrie, qui reviennent vers nous
 plus fidèlement qu'une marée de chiens
 au soleil matinal de notre antique simplicité.

Où vont-ils ceux qui s'appliquent à disparaître
 sans avoir lâcher le moindre ballon d'essai
 pour que toute réconciliation demeure vaine ?
 Fallait-il donc décerveler en nous le petit Adam,
 faire des pointes, assouplir nos bras, être le cygne
 et voler en silence sur le fameux lac ?
 Ces questions, vieil homme, ont la naïveté de l'enfance.
 Sois honnête !
 À table, on concilie très bien l'amour avec le noir
 et toute chair est rassasiée – toute la chair promise
 défaille dans le printemps de notre oubli
 comme or tripoté file à travers les doigts du receleur.

Tout faire. Tout faire à faire
 et puis soudain, la tête émergeant des fleurs
 dans le bouquet des autres têtes, une femme surgit –
 qui peut encore me faire traverser la rue
 parmi les voitures aux carrosseries de neige sale,

monter avec moi à l'étage dans le sombre bâtiment de l'âme,
se déshabiller en silence, s'asseoir sur le lit patient,
un triangle de lumière fiché entre les seins
et attendre ? Oui, nous attendons,
nous attendons l'autorisation du temps
enfin retrouvé alors que *le petit pan de mur jaune*
n'est déjà plus pour nous, ne l'a jamais été,
jamais, pour nous, jamais été peint.
Mais désormais nos barrières sont suffisantes
pour administrer la nuit promise
quand si peu de mots trouvent refuge dans les sens,
que chaque part est reprise et le pain rompu.
Il y a là comme un camp réservé
aux plus audacieux ou aux plus perdus, à tous ceux
qui font masse noire mais chaude, bourdonnante,
un peu honteuse – une réserve
pour qui a renoncé à prononcer ses vœux.

(...)

3 Petites Métanies du Temps

(Inédites)

LIV

Deux pièces à échanger – les hommes ?
Au monde à jamais poussés,
inconnus des poitrines toujours neuves
ou, plus simplement encore, recueillis
par l'alphabet des langues nouvelles
qui disent l'un par l'autre
– et quoi de plus tendre qu'un mot
pour désigner une chose –
qui s'accrochent aux lèvres défendues
et gagnent ainsi la grâce des syllabes,
tout au fond de l'amour,
puisqu'ils n'ont pas le temps
de se saisir en silence.

LV

À Bruno Grégoire

Je suis plâtré dans la beauté
comme une écharde dans ta chair
douloureuse.
Dès lors, comment te convaincre
de venir me rejoindre
au cœur de la patrie sans nom ?
Car il n'a pas de pays celui qui passe
son temps à marier la lumière et la mort.
Mais il a des dettes.
C'est pourquoi je souffle sur ton adieu
afin que brille le foyer de la concorde.
Et notre maison recèle les derniers mots
que nous ne souhaitons plus sortir de nos poches.

LVI

Quel était donc l'état de ce moyeu
autour duquel j'avais fait vœu de tourner ?
La roue de la connaissance
n'a pas diminué le chagrin de perdre
le puits de ton corps.
Ah ! la merveille que de s'établir en silence
dans la chair amoureuse.
Donnez-moi encore le temps de croire
aux bras emmêlés aux jambes vigoureuses !
J'attends la fin des gestes
et je crois au salaire universel de l'autre
qui dans ses forges ultimes brandira
l'axe de ma vie, l'axe de mon cœur.